

LE CIEL EST NOIR DE RUMEURS

M. Miles grimperait au Conseil Législatif. — M. Taschereau et M. Perron quitteraient la politique. — M. Perreault deviendrait premier ministre.

(Du cor. rég. de "L'Autorité")

Québec, 10. — Il n'y a pas à dire, le résultat tout à fait imprévu, ici du moins, des dernières élections, a rendu plus d'un politicien songeur.

Il est vrai qu'un petit groupe de Québécois, pour lequel le cap Diamant seul existe au monde, continue de professer le plus bel optimisme.

— Nous n'avons perdu que trois sièges en tout dans le district, observent-ils. Alors, pourquoi s'en faire?

Mais on ne raisonne pas tout à fait ainsi entre les murs de l'hôtel du gouvernement, ou quelques changements ministériels et plusieurs importantes nominations sont à l'ordre du jour.

Un changement ministériel résulte tout naturellement de la défaite de l'hon. M. Lacombe dans Montréal-Dorion, à moins que M. Lacombe ne soit élevé au Conseil législatif, ce qui lui permettrait de rester ministre sans portefeuille; mais on croit plutôt que M. Lacombe aura en compensation, pour adoucir l'amertume de sa défaite, soit un siège à la Commission des Liqueurs, soit quelque autre position bien plantureuse.

La prochaine nomination au Conseil Législatif semble être celle de M. Henry Miles, de Montréal. MM. Miles et Bullock briguaient tous deux le siège laissé vacant par l'hon. M. Smith. M. Miles ne s'étant pas présenté de nouveau dans Saint-Laurent, et M. Bullock se trouvant pourvu d'un siège à la Législature, ayant été réélu dans son comté, il s'ensuit que M. Miles a les plus grandes chances de décrocher la palme et de devenir en même temps ministre sans portefeuille, comme l'un des représentants de Montréal à la place de M. Lacombe.

Il y a tant de rumeurs en l'air que le firmement en est obscurci. Vous rencontrez un monsieur qui vous lance à brûle-pourpoint: — Perron s'en va. — Oui? — Sûr, il en a assez de la politique. Tu comprends que c'était pour lui un sport. Il va désormais s'occuper d'affaires.

Autre rencontre: — Taschereau fiche le camp et bientôt. Il remplace ce vieux "sec" de La Fontaine à la Cour d'Appel. — Bientôt? — Oh! la date n'est pas encore décidée... Mais c'est Perreault qui va devenir premier ministre... Perreault, tu comprends, élu à la fois par de fortes majorités dans l'Abitibi et dans Arthabaska... Perreault est un "coming man".

Troisième hasard: — Tu sais que Bercovitch a des chances de décrocher un portefeuille. — Les clercs crieront qu'il est Israélite. — Qu'ils crient. D'abord, ce n'est pas un mal d'être Juif, et Bercovitch est aussi bon Canayen que toi et moi.

Ainsi volent les rumeurs... en l'air, et il n'est que de distinguer dans le tas quelles sont les bonnes et quelles sont les mauvaises.

On assure que c'est très facile.

LE PETROLE ECLAIRE TOUT

Ce n'est pas une croisade mais un raid que nous accomplirions en Turquie.

La situation fort tendue entre l'Angleterre et la Turquie remet à l'actualité notre participation aux guerres de l'Empire.

C'est en septembre dernier que Lloyd George lançait son fameux message, appelant les Alliés et les Dominions de l'Empire à entrer dans une croisade contre l'Islam.

Les alliés se moquèrent du nouveau Pierre l'Ermite, bien plus préoccupé de la défense des puits de Mossoul que du tombeau du Christ, et M. Hughes, imperator d'Australie, le premier des premiers ministres coloniaux à répondre "oui" sans même consulter son parlement, vient d'être proprement débarqué par l'électorat. L'Ermite Lloyd George l'avait du reste précédé dans le néant.

Ottawa devra se renseigner à fond avant de s'embarquer dans une aventure orientale dont il serait difficile de prévoir l'issue, car qu'arriverait-il si l'Inde et l'Egypte se soulevaient à la fois contre l'Empire pour s'associer à la Turquie?

N'oublions pas que c'est la cité de Londres, c'est-à-dire la haute finance britannique, qui se trouve réellement en querelle avec la Turquie et non l'Empire. Il est vrai que la première fait rarement "marcher" la seconde. Je vais même à ce propos vous intéresser avec une histoire ayant une forte couleur de conte des Mille et Une Nuits.

Une compagnie se forma en 1914, quelques mois avant la guerre, la Turkish Oil Company, qui obtint, avec l'appui du gouvernement anglais, la concession des pétroles de Mossoul, propriété de l'ex-sultan Abdul Hamid.

Ces pétroles furent dans le temps concédés à titre de biens privés, mais les financiers de la Cité ont fait des efforts désespérés à Lausanne pour les faire déclarer biens publics et mettre la main dessus, l'Angleterre détenant un mandat sur la Mésopotamie.

C'est que deux officiers anglais chargés, depuis la guerre, d'entrer en rapport avec les héritiers du sultan, ont tripoté avec les titres de si belle façon qu'ils ont placé les droits des héritiers d'Abdul Hamid sous un contrôle financier américain et que les États-Unis entrent aujourd'hui en danse. Reconnaître les puits comme propriété privée, c'est reconnaître le contrôle américain; les faire déclarer biens de la couronne turque, c'est les placer sous la couronne britannique, qui a succédé à la couronne turque en Mésopotamie.

On comprendra pourquoi lord Curzon, ministre des affaires étrangères de Grande-Bretagne, s'est montré si patient à Lausanne et pourquoi; Ismet Pacha fut si taquin quand... quand... on saura que lord Curzon est le fondateur de la Turkish Oil Company.

J'y songe. Est-ce que ça vaut bien la peine pour nous de jouer aux Godefroid de Bouillon, de vouloir décrocher le croissant pour une aussi mesquine affaire? A M. Mackenzie King et à nos parlementaires d'y songer à deux fois.

FLAMBEAU. M

Le Coup de Pied de Montréal

NE PAS VIEILLIR OU RAJEUNIR

L'art de vieillir... il se perd. Il est certain que nos contemporains et contemporaines ne savent plus succéder, avec la quarantaine, à l'âge de la jeunesse...

Aujourd'hui, les humains se partageant en deux camps: ceux qui ne veulent pas vieillir et ceux qui veulent rajeunir.

Où donc nos grands-parents allaient-ils la tête lorsqu'ils faisaient succéder, vers la quarantaine, la maturité, cette avant-garde de la vieillesse, à la jeunesse et se montraient sans pitié pour ceux qui s'obstinaient à ne pas tenir compte de cette date fatale? Les hommes devenaient des barons qu'on jugeait imprudents de vouloir plaire encore; quant aux jeunes femmes, plus dociles, elles se soumettaient à la règle établie, et prenant leur parti, non sans courage, renonçaient aux vanités du monde et consacraient à la dévotion "les restes d'une ardeur qui s'éteint et d'une fraîcheur qui tombe".

On a changé tout cela. Le théâtre et le roman, ces reflets des mœurs du temps, présentent maintenant des héros et des héroïnes qui aiment et sont aimés à l'âge que l'on attribue jadis aux pères nobles et aux ducs. Conclusion extrême qui ne peut guère se justifier que par la conviction que, comme l'affirme le diction, l'amour est aveugle. Ne chicanons pas nos contemporains et contemporaines là-dessus, d'autant plus qu'on ne saurait leur refuser d'avoir en effet gardé tout au moins un des plus charmants apasages de la jeunesse: les illusions.

Reste le camp de ceux qui ayant dépassé la quarantaine ne peuvent entretenir ces illusions. A eux il faut quelques chose de plus positif. Le docteur F..., membre d'une société savante, vient de présenter un rapport qui les intéressera considérablement. Jugez un peu: il a même pu produire un certain nombre de cas, suivis par lui, et jusqu'à présent inédits, de greffe de glandes de singe à l'homme.

M. X..., un des récents opérés, greffé il y a trois semaines, s'est complaisamment prêt à l'examen des compétences présentes. Il déclare n'avoir point été fatigué par l'opération très anodine et effectuée avec une simple anesthésie locale, et ressentir déjà un commencement de revascularisation physique et psychique, due à l'emprunt forcé fait à un brave chimpanzé.

Le docteur F... déclare que les observations faites, par lui depuis dix-huit mois l'ont convaincu de l'excellence de la méthode créée par le docteur Voronoff et de son incontestable intérêt scientifique. Il manifeste l'espoir que le corps médical voudra bien suivre sans parti pris ce traitement nouveau, discrédité à tort pour des raisons étrangères à la science.

Et voici à nouveau posé le problème du rajeunissement possible. Est-il besoin de dire que les chroniqueurs et les revuistes l'ont envisagé sous un aspect grivois et partiel? A les en croire, les "p'tites femmes" surtout devaient être appelées à bénéficier de ses avantages; c'était à qui parmi les hommes devait aller se faire "greffer"; mais en réalité, assurent de graves suivants d'Hippocrate, la recherche poursuivie est surtout de rendre à l'homme épuisé son activité générale, tout spécialement celle du cerveau et non de... ce que vous savez.

MAX.

"SERVICE NATIONAL"

La lettre ci-après décrit bien le service maintenu par le Chemin de Fer National du Canada, "The Continental Limited", le train rapide et de luxe traversant le Canada. — "Je vous écris, en arrivant d'un voyage à travers le Canada, afin de vous dire toute mon appréciation sur mon voyage à travers le Canada par le "Continental Limited". L'excellence du service et l'équipement sous toutes ses formes, la variété de la cuisine et la courtoisie de tous les employés avec qui je suis venu en contact, ont laissé une grande impression chez moi, et devraient faire plus encore chez les autres.

Le "Continental Limited" laisse Montréal (Gare Bonaventure), à 9 p.m. tous les jours pour North Bay, Cochrane, Winnipeg, Saskatoon, Edmonton, Jasper, National Park et Vancouver, avec des connexions très faciles pour l'Ouest du Canada et la Côte du Pacifique. Pour billets et autres informations, s'adresser au bureau des billets du chemin de Fer National du Canada, 230, rue St-Jacques. Tél. Main 3620.

La métropole, en balayant les candidats libéraux, a voulu se débarrasser d'une trop coûteuse tutelle.

Le gouvernement n'a qu'à profiter de la leçon.

Des particuliers et des journaux — "L'Événement" est de ceux-ci. — soutiennent que tout le monde est content du résultat des élections de lundi: les libéraux, parce qu'ils demeurent au pouvoir; les conservateurs, parce qu'ils ont gagné suffisamment de terrain pour ne plus être regardés comme une quantité négligeable. Et les mêmes soutiennent qu'en effet il doit en être ainsi. C'est raisonner un peu comme le docteur Pangloss du "Candide" de Voltaire, lequel, après chaque événement, fût-ce le tremblement de terre de Lisbonne, prétendait que "tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes".

Je soutiens, n'en déplaise à ces messieurs, pékins et journaliers, que les deux partis ont, au contraire, les plus grandes raisons d'être mécontents: le parti libéral, parce qu'il a reçu de formidables taloches, surtout dans l'île de Montréal; le parti conservateur, parce que le manque de fonds et le défaut de préparation l'ont empêché de profiter d'une vague de fond qu'on ne verra peut-être plus de sitôt.

On a ergoté à l'infini, cette semaine, sur les causes de la défaite "rouge" dans les centres urbains; car, en effet, ce n'est pas qu'à Montréal, à Québec, à Sherbrooke, que les candidats de M. Taschereau ont mordu... la neige, c'est jusqu'à Fraserville, dans le bas du fleuve. M. Jules Langlois, conservateur, élu dans Temiscouata par 157 voix, a pris dans Fraserville seulement une majorité de 313.

Les prohibitionnistes sont comme l'hydre de Lerne. Dès qu'on abat une tête du monstre, il lui en repousse une autre. Les prohibitionnistes donc déclament que la loi des liqueurs est surtout responsable de la défaite gouvernementale dans la métropole. Pourtant, ce sont les villes qui doivent surtout remercier le gouvernement de ne pas souffrir de cet odieux régime "sec" cause des épouvantables ravages de l'alcoolisme aux États-Unis. Avant les élections, les adversaires du régime prédisaient à celui-ci l'hostilité des campagnes parce qu'il était facile au citoyen de se procurer du "fort", alors que le malheureux habitant en était réduit à la bière, et encore lui fallait-il l'acheter par bouteille.

Les villes, trop favorisées par la loi des liqueurs, au gré des buveurs d'eau, votent contre le gouvernement; les districts ruraux, traités en parias, votent pour. Comment concilier-vous ce fait, M. M. de la Dominion Alliance et de la Ligue Anti-Alcoolique, avec votre prétention que l'électorat a été influencé par la loi des liqueurs? Nous savons parfaitement que M. Taschereau aurait dû octroyer aux taverniers, à la dernière session, le privilège de vendre du vin et que beaucoup de mécontentement a été déchainé par son refus rétrograde. Ne permettez aux taverniers que la bière, en hiver par exemple, est un peu grotesque. La bière, par un froid de 22 au-dessous de zéro, "gèle le ventre", comme on dit en bon "canayen". Mais telle restriction n'explique pas comment des divisions électorales qui, il y a un an à peine, donnaient aux candidats libéraux pour Ottawa des majorités de 10,000 à 17,000 voix, viennent d'en donner de 2,000 à 3,000 aux candidats conservateurs pour Québec.

La cause principale, la cause presque unique de la défaite "rouge" dans la métropole — nous ne parlons que de Montréal, parce qu'ailleurs elle est de peu d'importance — est la maladresse de la Législature sur notre administration municipale. Si nous avons aujourd'hui un Conseil à peu près au-dessous de tous ceux qui l'ont précédé, au point de vue intellectuel, car au point de vue moral, il vaut autant et peut-être mieux que beaucoup d'autres; si nos citoyens les plus capables de rendre service à leur cité n'ont cure de bricoler les suffrages municipaux; si la gent de l'hôtel de ville est tombée dans le plus profond mépris de la part du public montréalais, à preuve qu'aux réceptions civiques la société qui y figure se recrute parmi quelques douzaines de débauchés et de ciroucs de bottes, — la responsabilité de telles anomalies retombe sur la Législature, qui en prenant sur elle d'administrer Montréal a réduit la tâche de nos pères conscrits au rôle ridicule de pantins, de bonshommes à ne pas faire peur même... aux poules.

Et encore si les députés de Matane, Charlevoix, Frontenac et autres lieux, aussi inconnus de Montréal que Montréal leur est inconnu, nous avaient administrés à notre satisfaction, passe! Bien au contraire, des années successives, desquelles celle de Maisonnette fut le clou, ont grevé notre trésor à ce point que près de la moitié du revenu sert à payer l'intérêt sur la dette. Aussi, lorsque le maire Martin monta, durant la dernière campagne, sur les tréteaux pour louer les hommes qu'il avait dénoncés comme des voleurs et des incapables, la réception dont il fut l'objet lui suggéra d'aller longuement réfléchir à New-York sur les vicissitudes de la popularité.

Je n'entends point par là que le maire Martin ne saurait se faire réélire à Montréal. Seulement, ce serait sur son record comme maire et non comme défenseur de l'administration provinciale qui a plongé la ville dans le marasme. M. Taschereau n'est pas seul responsable de cet état de choses, convenons-en; il en est même responsable dans une mesure relativement restreinte; mais est-ce la première fois sur terre que les enfants paient pour les fautes de leurs ascendants ou de leurs collatéraux?

Reste au parti libéral une chance de consolider de nouveau sa position dans la province: accorder à Montréal son autonomie, non plus l'autonomie en paroles dont on a essayé si longtemps de nous leurrer, mais une autonomie en fait, une autonomie réelle, en vertu de laquelle nos deniers ne seraient plus administrés par tel "rural" qui n'a jamais de sa vie "passé sur le Champ de Mars".

Gilbert LaRUE.

La rentrée des Chambres

Les grandes de singes inculcées selon la méthode du docteur Voronoff, continuent de rajeunir les vieillards. (Les Journaux).

Députés et sénateurs. Rendus forts pour leurs labours Par trois mois réparateurs. De leurs provinces, s'élancent. Conservateurs et Fermiers, Rouges à la "Frid" Laurier. Tout le monde à l'atelier! V'la les bêtis' qui recommencent.

Déjà, sans perdre un moment, On interpelle àrement. Les gens du gouvernement, Qui, crainant ceux qui les tancent Sortent vite de leur sac Discours, pipes et tabac; De quoi nous donner le trac. V'la les bêtis' qui recommencent.

Tout en riant dans son for, Pour simuler un effort, On s'engueulera très fort. Pendant que nos écus dansent. Et, grévé de maint projet, Quand déjà maint le chargeait, S'élourdira le budget... V'la les bêtis' qui recommencent.

Les vieux qui, dans le savoir, Rouillent jusques au soir, Ont perdu tout leur pouvoir; Mais rêvant à ce qu'ils pensent, Sont mûrs pour l'opération. Oh! quelle abomination! Voronoff, fais attention... V'la les bêtis' qui recommencent.

Et je suis le seul qui, sans Compter ce que nos puissions, — Qu'ils soient mille ou bien cinq cents — A nos frais chaque an dépensent. Les félicite, enchanté De refaire, après l'été Fleurir l'actualité... V'la les bêtis' qui vont recommencer.

DIDON.

Grenades

Les élections ayant battu leur plein trois semaines durant, "L'Autorité" a donc consacré trois de ses Premiers-Montréal aux élections.

D'abord elle assura que les "bleus" ne pouvaient "entrer", parce qu'ils manquaient du nerf de la guerre: l'argent.

A-t-elle eu raison?

Ensuite que la campagne ne se ferait pas contre les candidats "rouges" individuellement, mais contre le premier ministre, l'hon. M. Taschereau.

A-t-elle eu raison?

En troisième lieu qu'il y aurait des surprises.

A-t-elle eu raison?

Entendu dans le tramway ce mot d'un loustic:

"Taschereau se trouve à Montréal dans la position du Christ entre les deux larrons:

"Un Juif et un Irlandais."

N'est-ce que de spécifier, car MM. Bercovitch et Hushion sont deux bons larrons.

A propos, qu'est-il advenu de ces deux douzaines d'échevins désireux de se mettre sur les rangs?

M. Brodeur a appuyé la candidature de M. Rosaire Prieur à la mairie dans la Pointe-aux-Trembles.

Résultat: M. Prieur a été balayé.

M. Laliberté, candidat dans Maisonnette à la Législature, était l'enfant chéri de l'échevin Desroches.

Résultat: M. Laliberté a perdu son dépôt.

En fait-il davantage pour prouver que la popularité de l'échevin Desroches dans l'est de Montréal, s'il en eut jamais, est une chose du passé.

Son joli petit pot aux roses de la carrière Poupart lui jouera décidément un mauvais tour, à ce malheureux Desroches.

L'homme qui n'a pour lui que de porter un beau "casque" de vision et un capot de castor.

Si c'est suffisant, paraît-il, pour pamer les électriciens, ce ne l'est pas assez pour étourdir les électeurs.

Autre mot d'un loustic dans le

M. KING ET LES COALITIONS

(Du correspondant régulier de "L'Autorité")

Ottawa, 10. — Les succès remportés dans le district de Montréal par les oppositionnistes le 5 février ont eu une forte répercussion à Ottawa, où l'on s'était fait une idée si profondément ancrée du "solide Québec" qu'on semblait croire ce bloc encore inattaquable pour longtemps.

Malgré l'avertissement que donne M. Bourassa dans son journal le "Devoir", à M. Meighen et à ses amis, de n'attacher aucune signification favorable à ce verdict, les députés "bleus" non du Québec, puisqu'il n'y en a pas, mais des autres provinces, se figurent déjà que le district de Montréal s'en vient vers eux, qu'ils pourront le mettre en antagonisme avec le district de Québec, et que cette alliance libérale conservatrice, dont on a tant parlé depuis que le radicalisme des progressistes fait peur à divers éléments du Québec, de l'Ontario et des provinces maritimes, pourrait enfin devenir un fait accompli.

Seulement, M. Meighen n'étant pas tout à fait populaire dans le Québec prendrait un "back seat" et le nouveau durrvirat s'appellerait White-Gouin. Une semblable alliance ne serait pas nouvelle chez nous, où nous avons eu les administrations LaFontaine-Baldwin, Macdonald-Cartier, etc., etc. Sir Thomas White est un ancien libéral qui quitta sir Wilfrid Laurier sur la réciprocité en 1911 et fut ministre des finances dans le cabinet Borden. Il représente d'importants intérêts torontois, tout comme sir Lomer Gouin représente d'importants intérêts québécois.

M. Mackenzie King entrevoit peut-être dans ses rêves la possibilité d'une telle alliance, car il se montre d'une humeur de dogue. Jusqu'ici il avait réussi à s'entendre assez bien avec les progressistes; mais depuis que M. Crerar n'est plus le chef du parti, ayant laissé la place à M. Forke, les progressistes sont beaucoup moins malléables et ne se font aucun scrupule de bombarder, de concert avec les conservateurs, la citadelle du pouvoir. Le vote sur l'adresse en réponse au discours du Trône l'a prouvé.

Les Chambres seraient-elles brusquement dissoutes avec appel au peuple, le bill de redistribution des comtés resterait en plan. L'Ouest serait seul à en souffrir, et comme d'autre part les progressistes auraient forcé la dissolution, ils n'auraient qu'à prononcer leur mea culpa.

Cette épée de Damoclès suspendue sur leur tête est la plus forte arme que possède contre eux M. King et il ne se fera pas faute d'en user.

LE MAL DONT SE MEURT LA FRANCE

Le roman pornographique de Victor Marguerite, "La Gargonne", dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, continue de passionner l'opinion en France, et ceux qui, à l'instar d'Anatole France, soutiennent que l'artiste a le droit de tout peindre et de tout dire, perdent du terrain devant ceux qui approuvent le Conseil de l'Ordre de la Légion d'Honneur de l'avoir dégoimé, parce qu'en somme il y a de l'honneur et du bon renom de la France dans cette matière, et ses ennemis n'ont pas été lents à s'en prévaloir.

Un Américain, parlant à un Français, lui disait à ce propos:

"Pendant la guerre, vous avez souffert, vous autres Français, de la réputation d'immoralité que vous aviez dans le monde entier et vous nous avez dit qu'elle vous — calomniait. Nous vous avons crus. Vous avez dit que la France était le pays des vertus bourgeoises, des familles unies, des enfances heureuses. Nous vous avons crus. Vous avez dit que vos pièces de Boulevard, qui traînaient vos femmes dans la boue, étaient des mensonges. Nous vous avons crus. Nous sommes venus en France; nous avons vu, en effet, vos vertus bourgeoises, vos familles unies, vos enfances heureuses. Oui, vous avez bien failli nous persuader..."

"Mais un de vos romanciers a publié un méchant livre, qui contient quelques pages obscènes, et parce que ces pages sont obscènes, on en a vendu 200,000 exemplaires, et comme chaque livre a été lu au moins trois fois, 600,000 personnes se sont jetées sur ce roman pour la même raison.

— Ce sont les étrangers.

— Je sais, répartit le Yankee. Vous avez toujours la même réponse aux livres. Allez donc dans un théâtre de Paris, quand on y joue une pièce particulièrement stupide et grossière, et dites-moi s'il n'y a que des étrangers dans la salle! Admettons, en effet, qu'ils aient beaucoup lu "La Gargonne"; admettons que cinquante mille exemplaires aient été vendus hors de France, il reste tout de même cent cinquante mille acheteurs, ou, si vous préférez, quatre cent cinquante mille lecteurs. "C'est beaucoup, dirait Candide". J'ajoute que les étrangers auraient ignoré l'obscénité de ce roman, si le succès qui lui a été fait en France ne les avaient pas engagés à l'y chercher."

Cet Américain traduisait l'opinion des neuf dixièmes des étrangers qui s'intéressent aux choses de France.

Si les Français apportaient, à combattre l'immoralité qui s'étale chez eux dans le théâtre et dans le roman, la moitié de l'énergie qu'ils apportent à mater les Allemands, ils remporteraient une victoire encore plus fructueuse, aux yeux du monde, que la victoire de la Marne.

Maurice AUBRY.

tramway, à propos des élections:

"Les deux partis sont contents, ce qui fait deux... cocus contents".

Ce n'est pas si mal, qu'en pensez-vous?

Les libéraux gardent le pouvoir, mais pour combien de temps?

Et les conservateurs, en attendant, se gèleront la couenne... dans les froides régions de l'opposition.

On dit, oui, on dit bien des choses encore:

On dit que l'organisation fédérale ne marchait pas la main dans la main, bras dessus, bras dessous, avec l'organisation provinciale, du côté des rouges.

On dit que les deux organisations, du reste, n'allaient pas avec plus d'ensemble du côté des bleus.

On dit que le parti libéral devrait cesser d'avoir à sa dévotion deux journaux notoirement et gravement stépendis, le "Soleil" et le "Canada".

Les lecteurs de ces deux feuilles étaient fatigués à entendre traiter tous les rouges de justes.

Aventure renouvelée d'Aristide, qu'il!

MISTIGRIS,

TRAIN de NUIT SUPÉRIEUR pour QUÉBEC

Des Pont de QUÉBEC

"LA CITADELLE"

Train de nuit supérieur Laisse Montréal, 11.30 p. m. tous les jours. Arrive à Québec, 6.45 a. m. tous les jours. Chars doratoires supérieurs.

"LE QUEBEC"

Train de jour de cinq heures Laisse Montréal, 4.45 p. m. tous les jours. Arrive à Québec, 9.45 p. m. tous les jours. Char parloir et char à diner

Plusieurs autres trains rapides et très commodes.

Billets privilégiés pour routes.

Pour billets et autres informations, s'adresser au Bureau des billets des chemins de fer Nationaux, 230, rue St-Jacques, Montréal, Tél. Main 3620

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS

COMPTEZ

sur le Thé "SALADA". Il est toujours frais. Son goût délicieux ne varie jamais.



EN VENTE
CHEZ TOUS LES
BONS EPICIERS
MARQUE BRUNE
65c.
LA LIVRE.

LES CONTES DE "L'AUTORITE" LA COIFFE

Rapproché de la croisée, le colonel Saint-Avit jeta un rapide coup d'oeil sur la rue, toute ouatée de neige, de la petite ville rhénane où il commandait le corps d'occupation allié. L'officier eut sous sa tunique un frisson des épaules et, refroidi par le tableau glacial, vivement, à l'aide du tisonnier, il attisa la foyer du grand poêle de faïence blanche qui trônait au milieu de la pièce, convertie en salon du mess, au-dessus du café principal.

Le foyer mis au rouge, le colonel se laissa tomber sur un modeste fauteuil tendu de reps et tira coup sur coup, trois ou quatre larges bouffées de sa longue pipe de porcelaine peinte. Puis, s'étant assuré d'un regard circulaire qu'il se trouvait seul dans la pièce avec son camarade Benoist, lequel, le coude sur la table, feuilletait négligemment un illustré, il demanda :

— Dites donc, capitaine, vous avez vu le lieutenant Morange ?

— Non, mon colonel.

— Moi non plus et ma fille pas davantage depuis avant-hier. Drôle de fiancé qui peut demeurer vingt-quatre heures loin de celle qu'il aime !

— Cela ne me serait pas arrivé à la veille de mon mariage, remarqua Benoist.

— Ni à moi, approuva Saint-Avit. Il y eut un silence. Le colonel continuait à tirer sa pipe et le capitaine à parcourir son journal. Enfin, ce dernier, posant brusquement son hebdomadaire, questionna :

— Les projets matrimoniaux de Melle de Saint-Avit avec le lieutenant Morange vous agréent toujours ?

— Ma fille l'adore... Il faut reconnaître que c'est un bon et vaillant officier. Parti simple soldat, il a gagné ses galons sur le champ de bataille...

La voix nette comme un tranchet, l'interlocuteur répliqua :

— On peut être un brave et ne pas posséder les qualités nécessaires pour devenir un bon époux.

Debout, le colonel questionna son camarade, la voix autoritaire, le geste rude. Que savait-il ? Que voulait-il dire ? Pas d'hypocrisie, il devait "vider son sac". C'était son devoir.

Profitant de l'instant où son chef reprenait haleine, le capitaine avoua. En effet, il savait quelque chose. Le sous-lieutenant Bonnet lui avait dit que, la veille au matin, une femme, venant de France, avait débarqué chez Morange. Bonnet ne l'avait pas vue, mais il en était certain.

Au reste, l'ordonnance du lieutenant le donnait à entendre.

Le colonel heurta la table d'un formidable coup de poing. Son futur gendre, à quelques jours de la cérémonie, faisait venir de France une femme... Ah ! tonnerre de dieu, il allait lui couper les oreilles, le faire passer au conseil de guerre, l'envoyer à Biribi !

— Venez avec moi, Benoist, achève-t-il, au paroxysme de l'irritation.

A travers les rues tortueuses, enfoncés dans la neige jusqu'aux chevilles, regardés sournoisement derrière les rideaux des croisées par les habitants intrigués de la promenade des deux officiers par un temps pareil, Saint-Avit et Benoist gagnaient la demeure du lieutenant.

L'ordonnance, ahuri de leur visite, courut prévenir Morange, qui, une rougeur au pommettes, une colère dans les yeux, rejoignit ses deux chefs dans son modeste bureau.

Le père, tout en fouillant du regard les moindres recoins, entama l'entretien :

— Nous ne vous dérangeons pas, lieutenant ?

— Non, mon colonel.

— Je crains que vous ne fussiez malade. Nul ne vous a vu hier de la journée.

— Je regrette, mon colonel, j'ai été obligé...

— C'est du propre. Quelques jours avant votre mariage, alors que vous m'avez juré sur l'honneur n'avoir aucune affection, aucune attache dont ma fille put être blessée...

— Je suis prêt, mon colonel, à renouveler mon serment.

— En ce cas, lieutenant, je tiens à pénétrer dans la chambre voisine, exigea le futur beau-père. Ouvrez.

— Je l'aurais fait sans que vous me le demandiez et je le ferai malgré votre ordre.

Morange alla vers la porte, fit jouer lentement le pêne de la serrure. Mais, avant de livrer passage, il se retourna très pâle :

— On vous a rapporté la vérité, mon colonel : une femme est là. Toutefois, je vous prie de ne rien dire qui puisse l'offenser. Et, ouvrant large le battant, il dit simplement la voix adoucie : "Veuillez venir."

Dans le silence curieux et un peu angoissé qu'observaient les visiteurs, une femme s'avança.

Toute courbée par l'âge, une émotion visible la rattachait encore sous la croûte de son chapeau noir, et, dans sa face à la peau cuite par le soleil, qu'aurait-elle la fin plissée

M. BONAR LAW N'ETAIT PAS LE MAITRE

Sous ce titre : "M. Bonar Law n'était pas le maître", M. Stéphane Lauzanne écrivait dans "Le Matin", au lendemain de la rupture de la conférence de Paris :

Et maintenant que la cassure est franche et nette, disons bien haut que nous n'en voulons pas à M. Bonar Law.

Il ne faut jamais en vouloir qu'aux hommes libres. Et M. Bonar Law, à la conférence, n'était pas un homme libre. Ce n'est pas sa main qui a tracé le projet stupéfiant, lequel a fait sursauter jusqu'aux agents les plus dévoués de l'Angleterre en France. Ce n'est pas son cerveau, un peu frêle, mais honnête, qui a conçu le plan diabolique de ramener à 11 milliards de marks-or la créance de 68 milliards de marks-or de la France ; de lui ramfer d'un seul coup les millions de lingots d'or que la Banque de France a prêtés à la Banque d'Angleterre ; d'étrangler la commission des réparations ; de lui substituer je ne sais quel conseil international où les porteurs qui détiennent 70 p.c. de la créance n'auraient que 50 p.c. des voix et où le ministre des finances allemand aurait autorité prépondérante. Non, non, tout cela, ce n'est pas du Bonar Law...

Il faut chercher plus loin ; il faut monter plus haut.

Repassez attentivement dans votre esprit tout ce qui s'est exercé au lendemain même de l'armistice pour relever l'Allemagne, qui n'avait pas eu un carreau de cassé par la guerre, avant de relever la France, qui avait eu sept départements rasés comme un ponton. Rappelez-vous la résistance sourde qu'on a rencontrée quand il s'est agi simplement d'énoncer le chiffre de la dette allemande. Rappelez-vous comme cette résistance a ensuite grandi, comme elle s'est éteffée, comme elle a durci chaque fois que nous avons prétendu nous faire payer. Rappelez-vous, la coalition souterraine que nous avons sentie se fermer dans un cercle de fer autour de nous et qui s'étendait au delà des océans, qui allait jusqu'aux Etats-Unis, qui enjambait les hémisphères. Rappelez-vous comment le cercle s'est rétréci

ci auto d'un seul point : il ne faut pas laisser l'Allemagne. Laissez-vous comme on s'est relayé : quand ce n'était pas le Stock Exchange, c'était Wall Street ; quand ce n'était pas Wall Street, c'était Amsterdam. Et c'était toujours la finance internationale. Elle a marché d'un seul pas. Et, quand la finance internationale a marché, les hommes d'Etat, eux aussi, se mettent en route, même les plus droits, même les plus intègres, même les plus insoupçonnables.

Ah ! pauvres de nous ! Nous croyons tout connaître des forces de la planète. Et nous ne connaissons rien des plus redoutables d'entre elles, — celles qui, mystérieuses et lourdes, travaillent le monde et l'enserment dans un étai. Elles sont au moins de sept ou huit hommes dont la foule serait bien embarrassée d'épeler les noms et qui, plus puissants que César et que Napoléon, détiennent le sort du globe. Ils dominent les chefs d'Etat, asservissent les gouvernants, pesent sur le change, font monter ou descendre la révolution. La foule ne les voit pas ; la foule ne voit jamais que les détails et ne s'arrête jamais que devant les nains. Elle s'assemble autour des petits tricheurs d'argent et passe, sans tourner la tête, à côté des grands broyeurs d'or. Mais eux, les broyeurs, disposent de la force, car ils disposent de l'argent. Et l'argent n'a ni cerveau ni entrailles ; il n'a que de l'estomac...

Ce sont ceux-là qui, depuis quatre ans, mènent contre nous la danse. Ce sont ceux-là qui se sont dressés d'un seul bloc au cri de détresse poussé par Francfort. Ce sont ceux-là qui ont dicté aux lamentables négociateurs français de 1919 le traité de paix. Ce sont ceux-là qui ont ensuite décidé d'en déchirer les feuilles de papier si minces. — encore trop lourdes à leur gré, — d'en faire des miettes et de la poussière. Ce sont ceux-là qui ont tiré la ficelle d'antan Lloyd George, puis aujourd'hui font mouvoir M. Bonar Law, qui certain tenteront de mouvoir M. Hughes. Ce sont ceux-là qui ont jeté un cri de rage quand le cabinet Poincaré est arrivé au pouvoir, parce que le cabinet Poincaré c'était le redressement de la France, c'était la volonté de ce pays de s'arracher à tout prix au gouffre où on l'enlisait. Ce sont ceux-là qui, il n'y a pas dix jours, menaient le suprême assaut contre ce gouvernement qui ne veut être ni un gouvernement de serfs mercenaires ni un gouvernement de commis à la solde.

Non, n'en veuillons pas à M. Bonar Law, et rendons-lui grâce. Dans les ténèbres où nous étouffons, il a apporté la lumière. Foch et Degoutte se chargeront, dans les jours qui se lèvent, de faire entrer l'air. Et restons calmes.

La bande occulte, qui opère dans deux mondes et dans six capitales pour le compte de Berlin, va tressaouter. Elle mettra tout en oeuvre. Elle tentera de faire baisser notre franc. Qu'elle essaye ; le franc tiendra. La bande va hurler au militarisme : Si elle veut ! Le militarisme a protégé la civilisation ; le mercantilisme est en train de la déshonorer. La bande va se démener pour sauver ses marks, pour sauver sa caisse, pour sauver son siège social. Tant qu'elle voudra !

Laissez aboyer la bande ! Ce n'est rien ; ce n'est que la justice de France qui passe.

Stéphane Lauzanne.

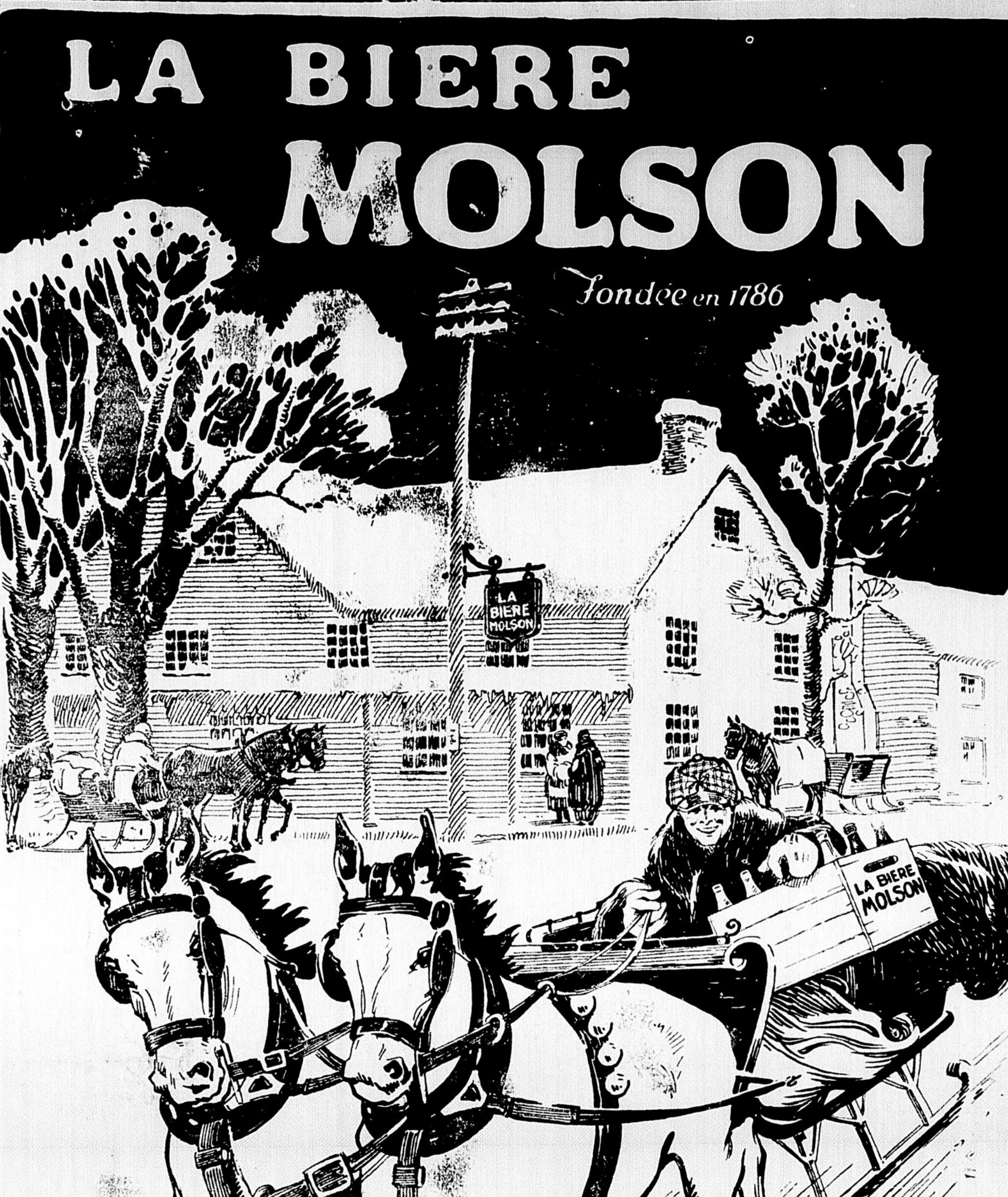
Chronique Parisienne

L'affaire de la "Garçonne"

L'affaire de la "Garçonne" fait beaucoup parler ; mais il est un point sur lequel tout le monde tombe d'accord au premier coup ; c'est que le livre est déplorable. Et, bien entendu, il l'est non seulement d'un point de vue moral, mais d'un point de vue de l'art. M. Victor Marguerite a une certaine vigueur naturelle, de la verve et de la facilité ; mais vraiment il n'a pas d'art. Dans les passages les plus scabreux de son oeuvre notamment, il n'y a pas la moindre stylisation et, bien mieux, on n'y surprend pas même un effort de l'auteur pour s'élever à l'art. Ces horreurs sont contées comme par un commissaire de police curieux, sans couleur comme sans accent. Si les passages incriminés arrêtent l'attention, c'est tout bonnement par l'énorme impudeur avec laquelle les pires horreurs sont énumérées. Il est impossible de leur trouver aucun mérite ou mérite esthétique ; ils sont en dehors de l'art. Là-dessus tous les gens de bonne foi se trouvent d'accord, je crois.

Où ils s'accordent moins, c'est sur la compétence du Conseil de la Légion d'honneur.

Les uns disent : "La Garçonne" est un livre mauvais. Mais les membres du Conseil de la Légion d'honneur ne sont pas qualifiés pour juger un ouvrage littéraire. Les tribunaux eux-mêmes le seraient bien peu ; rappelez-vous que les



La bière que votre arrière grand-père buvait

Demandez-la

"Fleurs du Mal" ont été condamnées, que "Madame Bovary" l'a été également. Et, pratiquement, la décision du Conseil de la Légion d'honneur n'aura qu'un seul effet, ce sera de faire monter encore le tirage de la "Garçonne". Peut-être, cent mille Français de plus le liront à la suite de la publicité que vaudra à Victor Marguerite sa condamnation. Non, pas de censure ! Que les étrangers aux lettres ne s'arrogent pas le droit de les juger. M. Victor Marguerite était désqualifié aux yeux de tous ses pairs ; c'était assez.

Ainsi pensent la plupart des gens de lettres, il faut l'avouer. Mais d'autres leur répondent, non sans raison, qu'il y a sur l'affaire de la "Garçonne" un point de vue national, d'abord. Ce livre dégoûtant va fournir un nouvel aliment à la propagande anti-française. Jamais on n'exagérera en disant le tort que nous a fait la littérature nationaliste. Dans les pays anglo-saxons, un "roman français", cela a signifié longtemps un livre obscène, qu'on ne peut introduire dans la famille ; n'oublions pas que, jusque dans le "Portrait de Dorian Gray" d'Oscar Wilde, c'est par la littérature française que le héros du livre est perverti, dit l'auteur. Qu'on imagine un peu quelle réputation nos ennemis ont pu faire à nos moeurs nationales en se fondant sur notre littérature naturaliste, si crue !

On réagissait un peu là-contre, depuis la guerre : "La Garçonne" va nous faire perdre des années d'effort. Qu'au moins on puisse dire qu'officiellement, solennellement, ce dégoûtant ouvrage a été désapprouvé chez nous !

Et puis M. Franc-Nohain a fait, dans "l'Echo de Paris" d'avant-hier mercredi, une ob-

La saisissement de l'a-mour!!!
Les FEMMES
AIMENT-ELLES mieux
Le tressaillement du
toucher humain!
UNE FEMME DEVRAIT
ELLE ANNONCER POUR UN
COMPAGNON?
Pourquoi une fille devrait-elle
se marier avant 18 ans et
l'homme avant 21?
Mariage, Divorce, l'Amour,
Eugénisme, contrôle de la naissance,
Hygiène des sexes,
etc., etc.
LA MANIERE DE FAIRE UN
MARIAGE HEUREUX ET
D'ATTEINDRE LE BONHEUR
Ces sujets ne sont que quel-
ques-uns dont traite le "Foid
Magazine", la plus grande pu-
blication des amoureux de l'A-
mérique. Spécialement publiée
pour ces problèmes.
Envoyez 10c. pour COPIE
ECHANTILLON et informa-
tion complète à propos de notre
club amical.
Prix d'abonnement mainte-
nant seulement que 75c. par
année ; 3 ans pour \$2.00.
Cette offre spéciale est faite
afin d'augmenter la circulation
du "FOLD" et n'est bonne que
pour une courte période. Cha-
que abonnement comprend une
entrée gratuite dans notre club
amical, comprenant des mil-
liers de membres (des deux
sexes) dans tous les Etats et
Villes.
Envoyez 75c. avec votre nom
et adresse au
"FOLD" MAGAZINE,
1151 Broadway, New-York.

Served in Homes of Good Taste

NOUS SOMMES LES DISTRIBUTEURS DE "GARRETT & CIE, Inc. VIRGINIA DARE VERMOUTH.

Pour introduire cet excellent breuvage non-alcoolique.

PRIX SPECIAL, \$11.00 POUR 12 PINTES, ECRIVEZ POUR NOTRE DERNIER CATALOGUE MALLE GRATIS. DEMANDEZ NOS OFFRES SPECIALES. Informez-vous de votre Vinobar. Quelque chose de bien.

"MONTREAL BOTTLERS CORP". 129 E. 59ème rue. New-York, ville

me ranger à l'avis de ceux qui, tout en blâmant l'oeuvre basse de M. Victor Marguerite, pensaient que le Conseil de la Légion d'honneur n'est pas qualifié pour la juger. Mais je trouve, à cet égard, les raisons de M. Franc-Nohain absolument péremptoires, je l'avoue.

Jacques Boulanger.

Auguez. — Je me souviens d'avoir entendu parler de deux femmes qui s'aimaient sincèrement et vivaient en paix sans médire l'une de l'autre, quoique jeunes toutes deux ; l'une était sourde, l'autre aveugle.

Lacordaire. — Une âme est à elle seule un grand peuple.

Ne pas faire du pied à la table ; ça ne compte pas.

- DOCTEURS
- Dr A. STENO MARIN, des hôpitaux militaires vétérans, France, Angleterre. Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations : 2 à 5, 7 à 9. Tél. Est 6958 291 rue St-Denis
- 81 SHERBROOKE OUEST, Apt. 4. MASSAGES électriques et à la main, donnés par deux Gardes-Malades Parisiennes. Bains chauds et Manicure. Strictement privé. — Heures : 10 a.m. à 11 p.m. Plateau 3304M.
- LITS RADIO-ELECTRIQUES, vibrateurs, et massages électriques, par une garde-malade d'expérience. Bains, etc. — Mrs MCGREGOR, 48 Parc Avenue.
- INSTITUT DE MASSAGE. Gardes-Malades Parisiennes, Bains chauds et massages. Traitement électrique. Apt. 3, 253 Sherbrooke Ouest. Heures, 12 a.m. à 11 p.m. Dimanche, 2 a.m. à 6 p.m.
- 100 SHERBROOKE OUEST, Apt. 2. Deux Gardes-Malades Parisiennes donnent des massages à la main ou à l'électricité, pour la neurasthénie et les rhumatismes, Bains chauds. Heures, 10 a.m. à 9 p.m. Dimanche, 12 a.m. à 6 p.m.
- AVOCATS
- Beaugregard, H., ENTR. General Edifice Power. Tél. Main 4163
- ALBAN GERMAIN, C.M. 92 Notre-Dame Est 20 Ins. 16 s. Tél. Main 901
- S. W. JACOBS & PHILLIPS, AVOCATS 63 CRAIG OUEST Main 4410
- PAUL LANCTOT AVOCAT 30 S.-J. rue. Tél. M. 2148.
- ROLAND MAILLET Edifice "LA SAUVEGARDE" Main 2686
- Mathieu A. PAPINEAU avocat 180 St-Jacques. Tél. Main 2279
- Perron, Taschereau, Rinfret, Vallée & Genest, avocats. 11 PLACE D'ARMES. Main 8360
- Cartes d'affaires
- BEDARD, RODOLPHE EXPERT-COMPTABLE Membre de l'Institut des Comptables 76 RUE SAINT-DENIS Tél. Est 393.
- NORMANDIN & DESROSIERS Courtiers et Assurances 232 RUE ST-JACQUES Montréal. Tél. Main 3983. Tél. Main 4958
- TURCOT LIMIAK Couvreur en ardoise, une spécialiste FLOMBIER-BYANFITTER Prix modérés 1681 rue CLARK. ST-LOUIS 281
- "L'Autorité" est publiée et éditée par "L'Autorité Co." L'imprimerie Le Matin, Limitée, en est l'imprimeur.

CUNO EST PRET A FAIRE "KAMARAD!"

Paris, 10. — Un journal de Berlin nous apprend que l'ex-chancelier Wirth a été choisi officiellement pour diriger au nom de l'Allemagne les prochaines négociations avec la France et ses alliés. La nouvelle a été immédiatement démentie par le gouvernement de Berlin, mais dans les milieux bien informés on assure que la nouvelle est exacte. Wirth a eu une entrevue à Frankfort-sur-le-Mein avec Hugo Stinnes, au cours de laquelle la question a été discutée.

Stinnes est depuis jeudi à Wiesbaden où il a eu plusieurs entrevues secrètes avec les délégués français du Comité des Forges. Berlin est aux abois, et pour rentrer en possession du district minier et sidérurgique, le "businessman" Cuno a fait appel à son prédécesseur Wirth et au magnat Hugo Stinnes, dont il est, du reste, le plus ardent partisan. N'ayant pu apitoyer les Anglo-Saxons par le misère de l'Allemagne, Cuno est prêt à faire "Kamarad". Il cède parce que la France lui a parlé le seul langage qu'il est capable de comprendre.

TRIOMPHE DES MODES PARISIENNES

Paris, 10. — Une dépêche de Berlin dit que les Allemands ont boycotté tout ce qui était français et belge, tout, sauf les chapeaux, les robes et manteaux parisiens, ce qui prouve que les Allemands reconnaissent la supériorité des créations françaises et préfèrent le chic parisien au chic berlinois. Les caves qui recèdent du champagne français, du bourgogne, du bordoux et des liqueurs françaises sont officiellement mises sous scellés. Les parfums français sont bannis des magasins, mais les Allemands entendent s'habiller à la mode de Paris. Aussi les couturiers et couturières de Berlin qui importent des créations parisiennes pour les imiter se refusent absolument à suivre le mouvement. Le "Berliner Tageblatt" prend la peine de nous expliquer qu'à Berlin cent mille personnes gagnent leur vie en copiant les modèles parisiens. "En raison, dit-il, des salaires allemands, leur reproduction coûte très peu, ce qui permet une colossale exportation à l'étranger. Si donc, ajoute le "Tageblatt", nos clients étrangers ne peuvent se procurer à Berlin des modèles parisiens, ils s'adresseront directement à Paris, ce qui fait que le boycottage des créations françaises rendra service aux Français au lieu de leur faire du tort. Aujourd'hui, les acheteurs allemands se rendent à Paris pour en rapporter un modèle ou deux, mais ils ont l'immense avantage de pouvoir y copier toutes les autres créations. Celles-ci sont alors reproduites en masse à Berlin. On comprend donc qu'un boycottage tournerait tout le commerce berlinois. Il ne faut donc pas songer à "boycotter" la mode française."

PASTEUR EN RUPTURE DE BAN

New-York, 10. — Le pasteur Grant a, dans son sermon d'hier, montré qu'il se souciait assez peu des réprimandes de son évêque; il s'est même permis de faire quelques remarques à son sujet qui, bien qu'indirectes, ont été comprises des auditeurs. Il a donné lecture de quelques lettres émanant de personnalités en vue, et approuvant les opinions du pasteur. Dans une de ces lettres, l'auteur dit au pasteur Grant: "Lui est un homme d'église, vous, vous êtes un être humain."

Pour moi, a dit le Dr Grant, je suis disposé à rester cela. Puis, abordant le sujet de son sermon, il est revenu sur la doctrine de la naissance du Christ. "Dans les temps anciens, a dit le pasteur, on croyait que les esprits étaient les pères de tous les enfants qui venaient au monde. Cette croyance a été rejetée par les gens intelligents, à l'exception toutefois d'un cas particulier."

"Je n'ai pas choisi la carrière d'homme d'église pour être un perroquet et répéter de vieilles croyances."

Parlant de l'attitude des moines des temps passés, le pasteur Grant a rappelé que pour eux les symboles de la vie étaient un sablier, un crâne et des os croisés. Je conserve le sablier, mais à la place du crâne et des os en croix, je mets une statue d'Apollon et une statue de la Vénus de Milo."

L'église de l'Ascension était pleine comme les dimanches précédents, et on remarquait un grand nombre de jeunes hommes.

VANDERVELDE PREDIT LA GUERRE

Bruxelles, 10. — "Je suis convaincu que, si les choses continuent à aller comme elles vont actuellement, nous aurons la guerre dans cinq ans, ou au plus tard dans dix ans", a dit M. Vandervelde, leader socialiste belge, au cours d'un discours prononcé aujourd'hui à la Chambre des députés, pendant les débats sur la question de la réorganisation de l'armée.

"Et quelle guerre! a-t-il ajouté. Ce ne sera pas une guerre entre armées, mais une guerre entre peuples, par l'incendie et l'asphyxie."

Le député socialiste a dit en outre que l'occupation de la Ruhr serait ruineuse pour la France et la Belgique. Il a préconisé le service militaire de six mois, comme en Suisse, assurant que six mois suffisent pour entraîner et instruire un soldat.

UN KU KLUX KLAN BOCHE

Berlin, 10. — On annonce d'autre part qu'une nouvelle société secrète vient de se former en Allemagne, de tendances nationalistes exaltées. Sous un symbole runique d'apparence mystérieuse une annonce a paru dans les journaux demandant aux Allemands de se grouper autour des "champions du droit et de la lumière". L'annonce dit: "Un ordre religieux allemand recrute des membres parmi les hommes et les femmes appartenant au parti nationaliste, qui désirent coopérer au salut du peuple allemand et à la conservation des institutions allemandes. Les candidats doivent envoyer une histoire de leur famille, une photographie, un échantillon de leurs cheveux (?), l'histoire de leur vie et une épreuve de sang (?) écrite sous le symbole runique ci-dessus". Evidemment les Baches ont entendu parler du Ku Klux américain.

LES "POLITESSES" DE LA PROHIBITION

New-York, 10. — Hier, Mme Jane Hervieux Catalano, une aviatrice française qui s'est distinguée pendant la Grande Guerre, comparaisait devant la cour des General Sessions sous l'inculpation d'avoir violé la loi de prohibition. Il fallut au jury moins de quinze minutes pour rendre un verdict de non culpabilité. Jane Hervieux était accusée par le policier Michael De Luca et la policière Helen Thomas, d'avoir en juillet dernier, vendu pour la somme de quatre dollars un gallon de vin. L'avocat de Mme Hervieux n'a pas eu peine à démontrer au tribunal que toute cette affaire était le résultat de certaines jalousies entre professeurs de musique, car la mère de l'aviatrice, Mme Tarti, qui est professeur de musique, a des concurrents envieux.

LES JOURNAUX ET LE RESULTAT DE LUNDI

Comme quoi leurs appréciations se rencontrent sur plus d'un point d'importance.

Les lecteurs seront sans doute intéressés par la publication d'extrait des appréciations parues dans quelques-uns de nos principaux journaux sur les résultats de la journée du 5:

(La "Patrie")
Le gouvernement sort de cette épreuve avec une majorité amplement suffisante pour se sentir en parfaite sécurité et à l'aise pour administrer. Les campagnes en général lui ont exprimé de nouveau leur confiance, avec, sauf dans quelques circonscriptions isolées, le même élan que depuis vingt-cinq ans. Il est remarquable que le terrain perdu par le parti libéral est presque exclusivement dans les circonscriptions urbaines, et presque entièrement dans l'île de Montréal qui, sur quinze députés, n'a élu que deux ministériels.

Montréal a délibérément tourné le dos au gouvernement. Et il est bizarre que le sentiment qui a causé ce brusque virement de front n'a disparu qu'après l'ouverture de la campagne électorale, alors qu'il s'est manifesté très clairement. C'est cette attitude imprévue des électeurs montréalais qui à un moment a fait croire que tout pouvait arriver à la suite du vote d'hier, de sorte que la question intéressante qui se posait pendant la journée était simplement de savoir comment les campagnes allaient venir.

Au total, et malgré la petite blessure dans sa vanité qu'il peut ressentir de sa popularité apparemment amoindrie, le gouvernement se trouvera mieux que dans l'ancienne législature. Ses forces numériques disproportionnées lui étaient en effet constamment une source d'embarras, en le mettant en face de trop de convoitises à satisfaire et à discipliner. La députée libérale, parce que suprême dans le pays, s'était surtout en ces derniers temps montrée aussi exigeante que si le pays lui eut appartenu. Elle croyait tout possible à la seule condition que le ministère voulait, et elle devenait vraiment gênante.

Dorénavant, l'armée ministérielle sera plus maniable entre les mains de ses chefs, qui auront pour la tenir en bon ordre, l'influence modérée d'une opposition toujours prête à engager la bataille. Les électeurs libéraux eux-mêmes sentiront le besoin de serrer leurs rangs, à l'appel des chefs.

(Le "Devoir")
Il existe maintenant une opposition. C'est le fait qui domine la situation politique provinciale. Une opposition dont la force numérique reste relativement faible, qui ne pourra dans un scrutin faire échec au ministère, mais qui sera tout de même capable d'assurer à la discussion une certaine ampleur.

M. Taschereau n'aura plus besoin de "prêter" à M. Sauvé des députés pour permettre au chef de l'opposition de demander le vote. Les députés ministériels ne pourront plus, par leur seule abstention, empêcher de siéger la commission des Comptes publics. Il sera plus difficile d'épuiser séance par séance le régime des séances massives, ce groupe de vingt-deux, qui paraît contenir pas mal de gens aptes à la discussion.

Le résultat est assez remarquable, si l'on tient compte des atouts énormes dont disposait le parti ministériel.

Voici un an à peine, en effet, que la province était, pour la première fois, une députation unanimement libérale, et tous ces députés, MM. Gouin, Lapointe, Bureau et Mitchell en tête, se sont jetés dans la lutte, apportant à leurs collègues de Québec le poids de leur influence et le prestige de leur récente victoire. Les candidats ministériels avaient pour eux le concours de deux gouvernements, avec tout ce que cela représente d'influence directe et indirecte. Ils avaient cet énorme avantage encore de passer pour être sûrs d'une victoire collective, ce qui jetait de leur bord tous ceux qui tiennent à être du côté du manche. Sauf une couple d'hebdomadaires et une feuille de circonstances, créée à Québec, ils n'avaient contre eux aucun journal d'opposition. Le seul quotidien qui se soit permis, non pas de faire de l'opposition systématique, mais de discuter avec quelque ampleur la politique ministérielle, c'est le "Devoir". Nous ne croyons pas que jamais parti ait profité dans la province d'une situation de presse aussi favorable que celle dont bénéficiait depuis des années le cabinet Taschereau. Joignez à cela qu'en fixant la campagne à une date aussi défavorable, en limitant à quelques semaines les délais d'élections, le ministère s'était par là seul assuré un avantage considérable, par sa tactique devant nécessairement servir les candidats qui jouissaient d'une situation acquise.

Et, de fait, la seconde caractéristique de l'élection réside là: c'est dans les villes et dans les comités municipaux, donc plus facilement accessibles à une propagande rapide, que se sont le plus facilement dérobés les succès ministériels.

Le gouvernement sort de cette épreuve avec une majorité amplement suffisante pour se sentir en parfaite sécurité et à l'aise pour administrer. Les campagnes en général lui ont exprimé de nouveau leur confiance, avec, sauf dans quelques circonscriptions isolées, le même élan que depuis vingt-cinq ans. Il est remarquable que le terrain perdu par le parti libéral est presque exclusivement dans les circonscriptions urbaines, et presque entièrement dans l'île de Montréal qui, sur quinze députés, n'a élu que deux ministériels.

Montréal a délibérément tourné le dos au gouvernement. Et il est bizarre que le sentiment qui a causé ce brusque virement de front n'a disparu qu'après l'ouverture de la campagne électorale, alors qu'il s'est manifesté très clairement. C'est cette attitude imprévue des électeurs montréalais qui à un moment a fait croire que tout pouvait arriver à la suite du vote d'hier, de sorte que la question intéressante qui se posait pendant la journée était simplement de savoir comment les campagnes allaient venir.

Au total, et malgré la petite blessure dans sa vanité qu'il peut ressentir de sa popularité apparemment amoindrie, le gouvernement se trouvera mieux que dans l'ancienne législature. Ses forces numériques disproportionnées lui étaient en effet constamment une source d'embarras, en le mettant en face de trop de convoitises à satisfaire et à discipliner. La députée libérale, parce que suprême dans le pays, s'était surtout en ces derniers temps montrée aussi exigeante que si le pays lui eut appartenu. Elle croyait tout possible à la seule condition que le ministère voulait, et elle devenait vraiment gênante.

Dorénavant, l'armée ministérielle sera plus maniable entre les mains de ses chefs, qui auront pour la tenir en bon ordre, l'influence modérée d'une opposition toujours prête à engager la bataille. Les électeurs libéraux eux-mêmes sentiront le besoin de serrer leurs rangs, à l'appel des chefs.

(Le "Evénement")
L'électorat de la province de Québec a renforcé le gouvernement Taschereau en assurant au chef de l'opposition le concours d'une vingtaine de jeunes députés. Au point de vue de l'intérêt public, c'est un résultat parfait, car il marque l'appréciation de la politique sage, pratique et courageuse du ministère, tout en tenant compte, pour toutes fins de saine administration, de la nécessité d'une vigoureuse opposition. A ce point de vue, le scrutin du 5 février 1923 est le plus satisfaisant que nous ayons enregistré depuis un quart de siècle.

Le parti libéral est au pouvoir à Québec depuis 1897. Il est possible que le dernier gouvernement conservateur ait été battu, à cette époque déjà lointaine, à cause du prestige grandissant d'un illustre chef politique qui brillait alors de tout son éclat au firmament fédéral. Mais, depuis cette date, les ministères provinciaux ont augmenté leur prestige par de réels succès administratifs et une législation publique généralement prudente. Sir Lomer Gouin et l'honorable Alexandre Taschereau, plus particulièrement, se sont montrés hommes de progrès.

Les bizarreries du vote, surtout dans cette opposition évidente des villes à la politique libérale lorsque les centres ruraux l'approuvent avec enthousiasme, s'expliquent assez facilement par les circonstances locales. A Montréal, par exemple, l'ingérence nécessaire du gouvernement dans les affaires municipales, puis le mécontentement des anciens marchands d'alcool, voilà les deux causes principales du succès éclatant des candidats conservateurs. A Québec, la popularité personnelle de deux candidats oppositionnistes et certaines querelles intestines dans le camp libéral sont responsables du résultat connu.

Il va sans dire que le résultat du scrutin provincial n'affecte en rien la situation des politiciens fédéraux de Québec. Cependant, leur expérience tirera de cet événement intéressant la leçon qu'il compte, à savoir qu'il ne faut jamais croire qu'on détient un bail illimité sur le vote du peuple. Jusqu'à la date, les triomphateurs du 5 décembre 1921 n'ont pas fait grand-chose pour marquer leur supériorité administrative sur ceux qu'ils ont remplacés à Ottawa. Ce serait une grave erreur de leur part de s'endormir sur les positions conquises à la faveur d'un grand soulèvement populaire. Nous attendons toujours, avec le peuple, la réalisation de leurs promesses et la preuve de leur valeur égale sinon de leur supériorité sur ceux qu'ils ont délogés du pouvoir. Qu'ils nous montrent, par exemple, qu'ils ne sont pas humblement soumis à la Voix de Toronto et ils pourront compter sur une récompense aussi satisfaisante que celle que reçoit aujourd'hui leur honorable M. L. A. Taschereau.

Le Passé

...Comment s'est passé mon voyage? Mais très bien, mon cher. D'ailleurs, peut-on appeler voyage une absence d'un jour pour aller, à cent kilomètres de Paris, recueillir le modestes héritage d'un vieil oncle que je n'avais pas vu depuis belle lurette? Une corvée militaire, mi-gaie, voilà tout!... Quo? Tu me trouves changé? Je t'assure, je n'ai rien, absolument rien! Un peu de fatigue sans doute. A cinquante ans, on n'a plus la résistance de la jeunesse et, quand après la moindre incartade, on revient dans son logis solitaire de vieux garçon, on éprouve chaque fois une sorte de lassitude plus morale que physique... C'est là peut-être ce qui fait dire que j'ai l'air "tout choqué!"

Ah! Et puis zut! J'aime autant te dire la vérité, à toi, mon vieil ami, mon seul ami. Ecoute! Quand mes parents sont morts, tu le sais, j'avais la vingtaine. J'ai quitté alors la petite ville où s'était écoulée mon adolescence et je suis venu à Paris, disant, comme tous les Rastignac en herbe: "A nous deux!" Mais je n'ai rien conquis, au cours de mon existence inutile et banale, rien que des cheveux gris, des rides et des rhumatismes. Cependant, à la convocation du notaire m'appelant là-bas, je ressentis une émotion très poignante. Revoir la maison de mon enfance, les rues étroites et silencieuses où j'avais traîné mes galoches d'écolier, la promenade plantée de tilleuls où mes rêveries confuses de jeune homme s'étaient attardées, les soirs de printemps et de clair de lune... il y a de quoi troubler les plus insensibles.

Je pris le train. Mais sachant quelles déceptions attendaient parfois ces retours tardifs, je me promis d'être fort, de ne pas m'abandonner à mes impressions. Je fis bien. Dès le seuil de la gare, la ville, que ma mémoire imaginait si grande et si charmante, me parut mesquine, vulgaire et triste. En hâte, je me rendis chez le notaire, réglai avec lui les détails de la succession, puis n'eus plus qu'une pensée, repartir le plus tôt possible pour Paris.

Trois longues heures me restaient à perdre. J'en tuai une en mélancoliques pérégrinations. Puis, tout à coup, surgit un souvenir lointain, effacé par le temps, caché au plus profond de moi-même, un souvenir en l'éthérée, semblait-il, mais qui revivait maintenant avec une acuité singulière. Là, tout près, habitait une amie de mon enfance, une amie que je n'avais pas revue depuis trente ans!

Elle s'appelait Germaine. C'était alors une jeune fille mince et blonde, avec des yeux de lumière bleue, un teint transparent de porcelaine fine, une bouche comme un arc rose tendu, sur la blancheur des dents. Je l'avais aimée longtemps, sans oser le lui dire. Puis, un soir que nous nous trouvions seuls à seule dans le jardin de ses parents, un soir d'été troublant et tiède, grisé par le mystère de la nuit, je me risquai au grand aveu. Elle ne répondit pas, mais laissa tomber sa tête sur mon épaule et le baiser que je mis dans ses cheveux fut parfumé de l'odeur de vanille qui s'en dégagait. Par la suite, nous eûmes de furtifs rendez-vous, aussi émuants, aussi chastes. Peut-être l'aurais-je épousée. Mais Paris me hantait. Je partis...

Et voilà que, trente ans passés, je revenais là où mon cœur avait battu pour la première fois. Je savais que Germaine était mariée, je connaissais le nom de son mari. Je me fis indiquer sa maison, une grande demeure imposante et laide. Je sonnait à la porte. A la domestique accourue, je dis: "Veuillez-vous prévenir Mme Bonnerive que M. Lucien Mérand, de passage dans la ville, désire lui présenter ses hommages."

On me fit entrer dans un salon où tous les meubles étaient encapuchonnés de housses, tous les cuivres ennuagés de mousseline. Une émotion douloureuse me tenait debout, immobile, presque tremblant. Enfin celle que je venais voir apparut. Je balbutiai: "Madame... Germaine... Ma chère amie..."

Ah! certes, je m'attendais à la trouver vieille, transformée, mais pas à ce point! De la jeune fille de jadis, il ne restait rien; j'avais devant moi une grosse femme, alourdie par l'âge, aux cheveux aplatis en deux bandeaux sévères, aux yeux sans couleur, aux joues couperosées, aux lèvres sèches et pâles. Elle répondit d'un ton dolent: "Asseyez-vous, je vous prie! C'est très aimable à vous de ne pas m'avoir oubliée. Malheureusement mon mari ne rentrera que pour le Cîner. Il aurait été heureux de faire votre connaissance. Que devenez-vous?"

Je parlai, plus pour distraire mon esprit des sombres pensées qui l'assaillaient que pour répondre à l'invitation. Elle m'écouta, les mains à plat sur

Le lachage du mort

André Milonne avait éperduement aimé Sabine avant son mariage avec César Laurier, l'immense musicien qui était inhumé depuis cinq ans au Panthéon, mais, obéissant à ses parents éblouis, la jeune fille avait épousé le grand homme bourru et à demi-aveugle dont elle n'avait été que la belle Antigone résignée.

Sa vie avait été une apothéose et un martyre, mais à trente ans elle était veuve depuis longtemps.

Elle portait encore, comme le vieillard illustre l'avait exigé, son deuil en rouge, et elle ressemblait à une prestresse, entretenant dans le petit pavillon où il était mort, le culte du musicien, au milieu de ses souvenirs.

Cet après-midi de printemps pluvieux, devant un feu de bois, elle écoutait André Milonne qu'elle n'avait pas revu depuis huit ans. Ils se tutoyaient, s'étant connus enfants.

Autour d'eux, le salon débordait de reliques glorieuses. Sur tous les meubles des photographies montraient César Laurier, jeune ou vieux, dans un jardin, avec un large chapeau de paille; en veste de chambre, à son piano; en habit noir; en cordon de la Légion d'honneur barrant son gilet blanc, et la poitrine constellée de plaques et de croix.

Dans un coffret de cristal se desséchait une couronne de Laurier donnée par ses admirateurs au maître, un soir qu'il avait dirigé l'orchestre à l'Opéra de Paris. Bayreuth ou à l'Augarten de Vienne.

Dans des vitrines, il y avait des manuscrits, des partitions, des notes écrites sur des papiers royaux, un grand cahier dont la couverture ivoirine était garottée par un large ruban de pourpre qu'éclairait un large "crachat" en brillants.

Dans une petite pièce, par terre à un oratoire, et dont la porte était ouverte, André Milonne apercevait aussi un petit lit de chêne, la couchette étroite où le maître avait dormi, révé, où il était mort.

Au-dessus de la cheminée, une toile représentait le grand homme avec sa crinière blanche de lion, son veston aux revers de soie, sa main pâle sur l'épaule de sa jeune femme.

"J'ai acheté une reproduction de ce portrait, dit André. D'ailleurs, j'ai passé ma vie à te suivre, mais de si loin... Je t'ai vue au Panthéon, le jour du triomphe funèbre, devant la tribune où parlait un ministre, mais je n'apercevais pas ton visage... tu penchais la tête et tu avais l'attitude d'une Muse douloureuse voilée de crépeux... Si tu savais avec quelle fermeté je me serais agenouillé à tes pieds, à cette minute, avec quelle dévotion j'aurais baisé tes gants noirs!"

Il n'eut pas prononcé ces paroles qu'il se sentit rougir.

—Je te demande pardon, reprit-il, je t'aime depuis si longtemps, et tu as tant souffert sans doute... J'ai un cahier que je te montrerai, Sabine, j'y gardais tous les articles que parlait de César Laurier; tu étais toujours avec lui... une soirée, un concert... Jean de Bonnefon.—Le monde de la musique n'est pas toujours celui de l'harmonie.

Talleyrand-Périgord.—De nos jours, on écoute peu et l'on cause encore moins, mais on bavarde davantage.

Talleyrand-Périgord.—La beauté attire, l'esprit charme, la bonté retient.

Le lachage du mort

André Milonne avait éperduement aimé Sabine avant son mariage avec César Laurier, l'immense musicien qui était inhumé depuis cinq ans au Panthéon, mais, obéissant à ses parents éblouis, la jeune fille avait épousé le grand homme bourru et à demi-aveugle dont elle n'avait été que la belle Antigone résignée.

Sa vie avait été une apothéose et un martyre, mais à trente ans elle était veuve depuis longtemps.

Elle portait encore, comme le vieillard illustre l'avait exigé, son deuil en rouge, et elle ressemblait à une prestresse, entretenant dans le petit pavillon où il était mort, le culte du musicien, au milieu de ses souvenirs.

Cet après-midi de printemps pluvieux, devant un feu de bois, elle écoutait André Milonne qu'elle n'avait pas revu depuis huit ans. Ils se tutoyaient, s'étant connus enfants.

Autour d'eux, le salon débordait de reliques glorieuses. Sur tous les meubles des photographies montraient César Laurier, jeune ou vieux, dans un jardin, avec un large chapeau de paille; en veste de chambre, à son piano; en habit noir; en cordon de la Légion d'honneur barrant son gilet blanc, et la poitrine constellée de plaques et de croix.

Dans un coffret de cristal se desséchait une couronne de Laurier donnée par ses admirateurs au maître, un soir qu'il avait dirigé l'orchestre à l'Opéra de Paris. Bayreuth ou à l'Augarten de Vienne.

Dans des vitrines, il y avait des manuscrits, des partitions, des notes écrites sur des papiers royaux, un grand cahier dont la couverture ivoirine était garottée par un large ruban de pourpre qu'éclairait un large "crachat" en brillants.

Dans une petite pièce, par terre à un oratoire, et dont la porte était ouverte, André Milonne apercevait aussi un petit lit de chêne, la couchette étroite où le maître avait dormi, révé, où il était mort.

Au-dessus de la cheminée, une toile représentait le grand homme avec sa crinière blanche de lion, son veston aux revers de soie, sa main pâle sur l'épaule de sa jeune femme.

"J'ai acheté une reproduction de ce portrait, dit André. D'ailleurs, j'ai passé ma vie à te suivre, mais de si loin... Je t'ai vue au Panthéon, le jour du triomphe funèbre, devant la tribune où parlait un ministre, mais je n'apercevais pas ton visage... tu penchais la tête et tu avais l'attitude d'une Muse douloureuse voilée de crépeux... Si tu savais avec quelle fermeté je me serais agenouillé à tes pieds, à cette minute, avec quelle dévotion j'aurais baisé tes gants noirs!"

Il n'eut pas prononcé ces paroles qu'il se sentit rougir.

—Je te demande pardon, reprit-il, je t'aime depuis si longtemps, et tu as tant souffert sans doute... J'ai un cahier que je te montrerai, Sabine, j'y gardais tous les articles que parlait de César Laurier; tu étais toujours avec lui... une soirée, un concert... Jean de Bonnefon.—Le monde de la musique n'est pas toujours celui de l'harmonie.

Talleyrand-Périgord.—De nos jours, on écoute peu et l'on cause encore moins, mais on bavarde davantage.

Talleyrand-Périgord.—La beauté attire, l'esprit charme, la bonté retient.

... Epargnez pour vos vieux jours. C'est le conseil de la Sagesse. Avec de l'ordre et de l'économie, il vous sera facile d'accumuler peu à peu une réserve d'argent pour vos vieux jours. Un premier versement d'un dollar vous permettra d'ouvrir un compte d'épargne à n'importe quelle succursale de la Banque Nationale.

LE RHUMATISME ne vous torture que si vous le voulez bien. Il est si facile de l'éviter ou de le guérir en faisant préventivement ou curativement une cure UROMETINE DE Lambiotte Frères [Se délier des contractures]



BUREAU DE DIRECTION: PRÉSIDENT: L'HON. GEO. E. AMYOT, Conseiller Légitimé. VICE-PRÉSIDENT: J. H. FORTIER. DIRECTEURS: A. N. DROLET, H. P. DROUIN, H. FORTIER, A. B. DUPUIS, SIR GEO. GARNEAU, C. E. TASCHEREAU, ERNEST R. DÉCARIE, HON. J. E. NICOL, C. R. GERANT-GENERAL: HENRI DES RIVIERES.

La PLUS VIEILLE BANQUE CANADIENNE-FRANÇAISE. — 339 BUREAUX AU SERVICE DU PUBLIC.

